Document generated on 07/18/2025 12:51 p.m.

International Review of Community Development
Revue internationale d'action communautaire

Reconsidérer les miettes du social
Reconsidering the Remnants of the Social
Reconsiderar las migajas de lo social

Jean Lavoué

Number 20 (60), Fall 1988

Des recompositions du social éclaté

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1034109ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1034109ar

See table of contents

Publisher(s)

Lien social et Politiques

ISSN

0707-9699 (print)
2369-6400 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lavoué, J. (1988). Reconsidérer les miettes du social. *International Review of Community Development / Revue internationale d'action communautaire*, (20), 45–50. https://doi.org/10.7202/1034109ar

Article abstract

The break up of the social may be grasped first in the near resolution of the modern ideal: the autonomy of the subject. It is only secondarily that it could still be referred to the fractures of the social groups or even to the hazards of the rationalisation processes that will soon cover all the social space. In fact, what would be reached first is the capacity for the individual, autonomous but alone, to represent himself as the subject of a group or a social body that makes sense for himself and for others. This reveals the urgency of a symbolic work of reintegration in a signifiant social reality that could be, among others, the task of social work.

Tous droits réservés © Lien social et Politiques, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Reconsidérer les miettes du social

J. Lavoué

Ainsi continuent-ils tous ensemble, chacun à sa façon, la vie quotidienne, avec et sans réflexion ; tout semble suivre son cours habituel comme dans des cas extrêmes où tout est remis en jeu : on continue à vivre encore comme si de rien était...

Goethe, Les Affinités électives.

18 octobre 1987, Midland (Texas), Jessica, 18 mois, se trouve bloquée au fond d'un puits... Drame banal ? Il faut croire que non, puisque plus de cinq cent millions de téléspectateurs à travers le monde découvrent l'événement en direct. L'issue est encore incertaine. Le drame se joue sous nos yeux. Quelle passion journalistique soudaine pour diffuser, relayer les images qui nous tiennent en haleine ! Nous sommes des millions, suspendus là, au bord d'un puits, quelque part aux États-Unis...

Les médias sont très friands de telles occasions ; la télévision particulièrement : souvenez-vous encore du drame de Mexico et de la petite Armero... Elle finira par mourir, épuisée, prisonnière de la boue ; là aussi, quasiment sous nos yeux. Pourquoi une telle effervescence, une telle mobilisation des professionnels du journalisme, un tel acharnement à faire voir ? Simple hypothèse : le journalisme ne toucherait-il pas enfin, ici, au coeur de sa mission ? L'actualité en miettes, l'actualité dispersée, l'actualité statisticienne, conglomérat de bouts d'informations, ajoutés les uns aux autres, selon un ordre, des constructions toujours reprises, des essais sans fin d'interprétation, tout cela est dépassé : finie l'abstraction ! Le drame se vit là dans son intégralité, sa globalité. Inutile de chercher à élaborer des modes complexes de compréhension : la dramaturgie, avec son héros, son unité de temps, de lieu, d'action, se laisse saisir ici dans tout son mystère, toute son étrangeté, toute son évidence.

Pourquoi un tel détour ? C'est que nous sommes à la fois loin et très proche, à travers cette illustration, de ce que nous voudrions évoquer ici à propos du travail social, de ses méthodes d'intervention et de compréhension du social. Très loin, bien sûr, parce que l'univers des médias, les règles qui le régissent, la quête du spectaculaire, l'usure systématique des messages, leur remplacement incessant, ont peu de chose à voir avec l'oeuvre patiente, de longue durée, que suppose toute pratique sociale. Ici, on n'en a jamais fini à bon compte avec un événement... Et pourtant, le travail social offre lui aussi, à sa manière, à côté des élaborations, des configurations

institutionnelles, théoriques, gestionnaires qui le spécifient, de telles prises en direct avec une réalité unique, criante, irréductible ; et n'est-ce pas au fond celles-ci qui le constituent vraiment en tant que tel ?

Tous les acteurs sociaux que nous sommes en font l'expérience quotidienne, les travailleurs sociaux peut-être plus spécifiquement que d'autres. C'est bien souvent sa face obscure que nous présente d'abord le social : son étrangeté, sa particularité, son altérité... La personne âgée morte dans son isolement, l'enfant maltraité, torturé, parfois tué ; la famille asphyxiée, soudain privée de toute ressource ; le chômage d'un tel ; la rupture nerveuse d'un autre ; les difficultés relationnelles de tel enfant ; son échec scolaire ; la délinquance de celui-là... Ces événements ne font qu'exceptionnellement les titres des journaux ; on pourrait en multiplier la liste à l'infini : pain quotidien du travail social, c'est tout simplement la vie en société qu'ils manifestent, dans sa nudité. Là aussi, le drame se joue, chaque fois, totalement, dans toute son épaisseur de vie, d'émotion, de subjectivité. Inutile d'inscrire l'événement comme un détail, le segment insignifiant d'un ensemble qui lui seul présenterait cohérence et s'offrirait à une appréhension rationnelle. Il requiert, d'emblée, pour l'acteur qui s'y trouve confronté, toute la capacité d'être un « autre » susceptible de comprendre, de participer, de ressentir, de « signifier »...

Pourtant, pour ceux qui en font profession, le social, on le sait, n'est pas fait d'abord de ce tissu-là. Le « social », conçu comme « travail de la société sur elle-même », inspire d'emblée d'autres considérations. Cet émiettement du ressenti, du vécu, cette constellation d'expériences intimes, de subjectivités plus ou moins traumatisantes, en quête de significations et d'échange, tout cela n'offre littéralement aucune prise aux constructions professionnelles du social. Ces dernières visent d'abord une réelle efficacité : il y faut un terrain solide ; des modes d'analyse et de compréhension sûrement établis : tout un arsenal d'outils conceptuels, statistiques, économiques, politiques, sociologiques ; des acteurs dûment repérés et classifiés ; des méthodes d'investigation, d'intervention, d'évaluation, mûrement inventoriées et expérimentées... Dans toutes ces élaborations, pas de place pour l'altérité, l'étrange ! Tout doit avoir sa place, son « sens ». On fonctionne à l'identique ! On procède toujours en allant du « même » au « même ». D'où la nécessité de poser au départ des fondations aussi totalisantes, à la fois englobantes et spécifiantes, que possible ; d'où également l'urgence de déployer des armatures dans lesquelles tout élément de réalité sociale, y compris les déchets, ces morceaux de vie tronqués, déchirés, pourront prendre place, recevant ainsi, dans ce système verrouillé de représentations, une ébauche d'apparence, sinon de signification.

Le social ainsi conçu a-t-il encore grand-chose à voir avec la relation sociale qu'expérimente chaque individu ? Ainsi, ne doit-on pas frémir, par delà son insupportable provocation, de l'implacable modernité des propos d'un Le Pen : le « détail » de millions de morts de la Seconde Guerre mondiale ; des millions de morts sans signification...

Formulation caricaturale ? Raccourcis grossiers ? Certainement ! Mais parce qu'ils disent, pensons-nous, quelque chose d'important de la réalité du travail social, nous voudrions aller y voir de plus près. Les travailleurs sociaux sont indéniablement séduits, aujourd'hui, par une quête de technicité et de maîtrise, gage de leur professionnalisme et de leur possibilité d'agir efficacement sur l'événement ; peut-être aussi de s'affirmer comme les acteurs d'un certain changement social. Nous formulons cependant l'hypothèse qu'ils ne s'en trouvent pas moins, en permanence, ramenés, au coeur de leurs pratiques, à l'insignifiance radicale de toute visée macro-sociale, par rapport à l'irréductibilité, l'altérité, l'étrangeté, de chaque situation rencontrée. Soulever cette ambiguïté touche à la racine de leur identité d'acteurs sociaux ; c'est autour d'elle que se noue une crise des cultures professionnelles du travail social aujourd'hui.

Comment les travailleurs sociaux combinent-ils leurs modes de représentation des deux grands registres du social : la secondarité et la primarité [1], l'universel et le spécifique, l'institutionnel et le concret de la relation affective, particulière ? Ne restent-ils pas avant tout des segments d'appareils de recouvrement du social ? Fondamentalement des acteurs hétéronomes, au service des logiques de rationalisation du social, propres au grand impératif technocratique et économique de l'Occident ? Par bien des aspects de leurs prati-

ques, ils se conforment en effet à toutes sortes de constructions et d'exigences qui leur échappent très largement, mais dont ils reçoivent des gratifications et des légitimations en tous genres. Professionnels qualifiés, techniciens de la relation et d'un certain changement social, comment peuvent-ils intégrer cette dimension non codifiée de l'intersubjectivité, de l'intimité vécue, ressentie, partagée ? Comment surtout comprendre la valorisation d'une telle proximité, d'un tel échange ancré dans le concret et le quotidien, très visible dans les cultures professionnelles du social aujourd'hui ? Nous pensons que les travailleurs sociaux font là l'expérience profonde, inconfortable, d'une sorte d'« éclatement du social » ; dans le même temps, ils cherchent, et peut-être trouvent, une issue au vide social caractérisé par l'absence de circulation du « sens » entre les deux grands registres de la socialité, l'incommunicabilité.

En quelques traits, nous nous proposons de développer à présent ce point de vue. Tout d'abord en mettant en évidence la poursuite d'un projet social global sans fissure ; il faut donc écarter l'idée que l'éclatement du social se manifesterait au niveau des institutions et des politiques : simples crises de croissance tout au plus. Ensuite en indiquant où se noue véritablement la crise du « sens » du social. Enfin en montrant comment les travailleurs sociaux, par leur ancrage dans la quotidienneté, cherchent à jouer sur un registre où se renouvelle le champ des significations du social et où se réaffirme une forme possible d'intégration du sens.

Un social sans fissure !

Tout d'abord, affirmons : il n'y a pas de véritable rupture des modes de rationalisation du social ; tout au plus crise de croissance, mais pas de remise en cause des perspectives d'ensemble. À ce titre, on ne pourrait pas parler non plus véritablement d'« éclatement du social ». La crise de l'État providence, par exemple, n'a pas affecté en profondeur l'idée d'une cohérence sociale à préserver ; l'utilisation différente de l'intervention publique n'a pas d'autres buts que de la rendre un peu plus efficiente encore ; articulée à d'autres formes d'intervention plus spontanées, elle garde tout son rôle stimulateur : de toute façon, il est clair que le projet global d'une intégration sociale toujours plus cohérente n'est pas affecté par une telle « crise ».

On peut dire, de la même façon, que rien ne vient altérer dans son développement le modèle scientifique qui domine notre culture, et réduit quasiment tout le corps social à une rationalité de type technique. On doit souligner au contraire la réussite d'une exportation presque universelle du modèle ; les points de résistance, autour par exemple d'une certaine culture islamique, n'y changent fondamentalement rien, pas davantage que l'antimodernisme virulent au sein du catholicisme voilà près d'un siècle.

Plus que jamais, c'est toute une logique de rationalisation, dont le social n'est pas exempt, qui se développe aujourd'hui, comme si la crise des savoirs, la crise des politiques, la crise même des idéologies et des visions du monde n'avaient jamais existé. En fait, de ces différentes crises est ressorti un modèle unique, dominant. Une nouvelle forme d'intégration absolue transcende tout sentiment d'émiettement des savoirs et des projets. Le social fonctionne à l'homogénéité : pour tout un ensemble d'acteurs sociaux, décideurs, chercheurs, praticiens, un social éclaté, cela ne se conçoit pas ; tout un système de production du social construit oeuvre à l'occultation de ce qui risquerait de le disjoindre. Refus de l'épreuve du vide : n'est-ce pas la tentation de tous, à un moment ou à un autre, d'aborder le social comme un objet fiable, mesurable, évident, indépendamment des crises qui traversent ses modes d'appréhension et d'explication et de la lucidité qui oblige à douter ? N'est-ce pas ainsi que les artisans des sciences sociales apportent, à ceux qui leur en font la demande, certitude et réconfort ? Mais comment, à l'époque de « la fin des grands récits », du règne de l'« indécidable », de la « misère des sciences sociales », de la mise en doute de leur paradigme utilitariste, de l'évanescence de leurs méthodes, se permet-on, dans la pratique des savoirs, d'afficher un tel optimisme ? Faut-il prêcher cet aveuglement volontaire, encourageant une marche sereine, tandis que c'est le sol même qui se dérobe sous nos pas ?

La crise du sens

Il y a une logique de rationalisation du social qui fonctionne

bien ; c'est entendu ! Toutefois, il y a une véritable crise qui non pas affecte cette logique-là, mais résulte du fait que le sens de ce qui est vécu, expérimenté, ressenti par les individus concrets n'a plus rien à voir avec elle. C'est à cela que la crise de confiance à l'égard des modes d'intégration traditionnels du social a porté atteinte. La crise des savoirs porte là elle aussi ; non pas dans l'altération d'un modèle dominant, mais dans l'incapacité pour l'individu d'y trouver les significations immédiates, concrètes, qui, dans le cadre d'une altérité directement expérimentée, font sens pour soi et pour autrui.

La perception d'un social éclaté renvoie d'abord à la grande solitude de l'individu dans nos sociétés technocratiques avancées. Plus de cadre pour affermir sa mémoire. Plus d'appartenance. Plus de futur imaginé ensemble. Nulle projection vers un devenir commun. L'homme de la fin du vingtième siècle doit assumer seul le dur métier de vivre.

Laissons s'escrimer les experts, les concepteurs professionnels de projets sociaux de tous ordres. L'essentiel ne se joue pas de ce côté, mais dans la dissolution des imaginaires collectifs qui, seuls, étaient en mesure de donner l'adhérence à un sol commun.

L'éclatement du social a lieu au coeur des représentations du sujet ; le vide social s'est installé au coeur même du dialogue du « je » avec « soi-même ». Chacun continue à oeuvrer à la réalisation d'un social commun, fondé par un effort collectif, politique, scientifique, éthique... Et, tout à coup, on découvre combien tout cela ne dit plus rien, n'a plus radicalement aucun sens au regard de l'altérité totale, l'autonomie dans laquelle chaque individu se trouve plongé, pour le meilleur et pour le pire : il doit assumer seul l'espace de vie qui lui revient. Responsabilité infinie qui laisse à la marge des foules d'individus, stressés, battus, vaincus, par tout cet émiettement dans lequel il faut pourtant bien vivre. Comme il est difficile de décider seul de ce qui est bon pour soi ! de trouver seul un chemin ! L'éclatement du social aujourd'hui, c'est d'abord cela : la dispersion du champ des valeurs communes au sein duquel l'individu trouvait autrefois les repères pour continuer sa traversée.

Cependant, la disparition des lieux, politiques ou religieux, où traditionnellement se disaient les valeurs fondatrices du social n'a pas pour autant affecté toute l'efficacité de ces dernières. Elles demeurent bien souvent comme l'idéal à vivre. La clef du code qui permettait à tous de s'y retrouver s'est perdue. Reste sur les lèvres de chacun un goût d'inachevé qu'il cherche à combler par tous les moyens. La survalorisation des registres du vécu, de l'authentique, de l'échange proche et concret, le surplomb du thème politique des droits de l'homme par exemple, avec les moyens très particularistes d'une association comme Amnistie Internationale pour les défendre, l'attachement à une personne bien indentifiée, tout cela donne à voir une tendance profonde, une aspiration essentielle, auxquelles tous les efforts, techniciens, scientifiques, toutes les constructions, institutionnelles, politiques, tous les projets en vue d'une intervention sociale plus efficace ne peuvent répondre.

Là où l'on assiste à la poursuite d'une logique de recouvrement du social par une rationalité unidimensionnelle se manifeste toujours plus radicalement l'étrangeté de ce social dont la particularité aujourd'hui réside dans l'émiettement du langage commun qui le fondait.

Réinvestir le champ des significations

Comme tous les autres acteurs, mais peut-être plus particulièrement du fait de sa pratique professionnelle, le travailleur social se trouve aux prises avec cet éclatement du social renvoyant non pas à l'échec des politiques interventionnistes qui le fondent — elles n'ont jamais été aussi pertinentes, précises, opportunes — mais bien plutôt à cette perte d'un langage, d'un imaginaire commun. C'est ce dernier notamment qui ramenait toujours, y compris au sein du conflit social le plus radical, les protagonistes dans un même ensemble cohérent.

Tout un effort des travailleurs sociaux pour acquérir les moyens d'une meilleure maîtrise technique et gestionnaire sur l'objet de leur intervention indique bien

qu'ils sont absorbés par cette logique unidimensionnelle, appelés à oeuvrer comme si le social était d'une pièce. Et pourtant, c'est en permanence qu'ils sont renvoyés, dans le même temps, par le type même de leur implication, particulariste et concrète, à la visibilité du morcellement sociétal. Ils brassent des épaisseurs de vie, d'émotions, de drames qui n'ont d'autres visages qu'une inquiétante étrangeté.

Travail du social : travail dans l'incertain des destins individuels. Pratique inévitable du « je », face à d'autres « je ». Où sont les idéologies rassurantes qui viennent conférer toute leur force de cohésion à l'exercice de ce travail d'assistance et l'inscrire dans un univers de représentations où le sens est donné d'avance ? La responsabilité est totale ; la position intenable ; le travail sans filet !

C'est dans la proximité de la relation, de l'échange, que se dit la cassure symbolique du social, irrémédiable : un social en miettes ! Et pourtant, c'est aussi là, et non pas dans la perspective d'une cohérence abstraite et recouvrante, que se joue véritablement une resignification du « vivre-ensemble », soubassement bien réel du social. Chance pour le social que ces myriades d'acteurs appelés à arpenter non pas uniquement son registre d'universalité mais aussi ses chemins pluriels et uniques !

Tout un courant de fond dans l'élaboration du travail social est projection vers un social toujours plus cohérent, unanime. Tout un ensemble de pratiques de proximité, d'échange, sont, au contraire, placées devant l'évidence d'un monde irrémédiablement « cassé », dispersé selon une quantité infinie d'îlots de sens ». Une recherche récente (Lavoué, 1986) nous a montré que les travailleurs sociaux entendaient oeuvrer par dessus tout à rendre signifiantes ces situations chaque fois uniques, non par des pratiques de recouvrement et de quadrillage, mais en les intégrant dans les formes symboliques où trouve place ce qui a du sens pour soi-même et pour autrui.

Nous référant à la terminologie de Max Weber (Ferry, 1985), nous dirons alors que par delà l'effort de rationalité scientifique et éthique fondant l'ordre technocratique et politique d'un projet social universel, le travailleur social est renvoyé, par son intervention concrète, à toute une dimension « esthétique », constitutive elle aussi d'un advenir social commun : celle où se dit le sens de ce qui est vécu, ressenti comme authentique par le sujet. Ce registre de l'esthétique ne se confond pas notamment avec celui de l'éthique, visant lui à l'extension du droit moderne et de la démocratie. C'est en deçà d'une tension unanime dans laquelle s'inscrivent la science, les techniques, la politique, le droit, la morale sociale que se joue l'oeuvre signifiante de l'esthétique. Mais prenant en compte l'émiettement du social, elle n'en participe pas moins à la production sociale commune. Elle en est même un registre essentiel, symbolique, où sont transmises, échangées, partagées des expériences vécues qui ne restent pas ainsi simples phénomènes intra-psychiques, purs « morceaux de vie ». Elles sont intégrées, avec tout ce qu'elles portent de signification concrète, dans la pratique sociale bien réelle d'un « vivre-ensemble ».

« Nous ne pensons pas réduire la portée ni l'originalité du rôle et de l'action des travailleurs sociaux en disant qu'ils s'inscrivent pleinement dans cette dimension esthétique. C'est tout ce qui a de l'importance pour eux qui trouve ainsi place dans le mouvement de transformation sociale : tout un univers concret de subjectivités, de relations, d'épisodes de vie partagés, formulés, échangés, décrits et interprétés, prend ainsi valeur au regard d'une dynamique de production sociale... À côté du pôle de la matérialité objective, scientifique, économique, ou encore de celui du droit, des codes sociaux, des institutions, de la politique, il existe cet autre pôle tout aussi important dans la dynamique de l'« être-ensemble » en devenir caractérisant notre vie sociale : celui qui donne du sens à tous ces petits mouvements presque imperceptibles, à toutes ces interrelations composant un monde de l'« infra-social », et pour autant servant de support au devenir social collectif. Or c'est bien dans cet espace qui se confond avec celui de la primarité que les travailleurs sociaux entendent évoluer de manière privilégiée. Artisans du social concret, acteurs de communication, ils définissent dans ce registre avant tout leur participation au changement social ; et ce faisant, ils ne s'enferment pas pour autant dans la subjectivité sans portée sociale ; bien au contraire, ils font de cette action symbolique le vecteur même de leur adhésion à la dynamique du changement social » (Lavoué, 1986).

Jean Lavoué
Centre de recherche
sur le travail social
Université de Caen

Note

1 Reprenant, en la synthétisant, la distinction d'Alain Caillé entre socialité primaire et socialité secondaire, Didier Le Gall (1986 : 47) précise qu'en entrant en relation avec l'autre, comme c'est le cas pour les travailleurs sociaux, « on se situe (...) soit dans le registre de la *socialité primaire*, c'est-à-dire dans le cadre de " relations interpersonnelles, de personne à personne, ou encore de relations dites face à face", soit dans le registre de la *socialité secondaire*, c'est-à-dire dans le cadre de "relations commandées par une exigence d'impersonnalité, par le rapport aux institutions et à la société globale" ».

Bibliographie

FERRY, J.-M. 1985. « Modernisation et consensus », *Esprit*, 5, mai : 13-28.

LAVOUÉ, J. 1986. *Les Travailleurs sociaux, acteurs du changement social*. Mémoire présenté pour l'obtention du Diplôme supérieur de travail social, Université de Caen, 1986, 270 pages.

LE GALL, Didier. 1986. « Faire avec le savoir-faire : plaidoyer pour un mariage de raison », *Cahiers de la recherche sur le travail social*, Université de Caen, 10.